

**« DE LA TRADUCTION,
NUL N'EST LIBRE »**
Présentation Revue *Doletiana*
« Philosophie et traduction »
N° 4, 2012-2013

Xavier Bassas Vila
Université de Barcelone
bassas@ub.edu

Le quatrième numéro de la revue *Doletiana* est consacré au thème « Philosophie et traduction ». Que cela soit effectivement ce qu'on appelle proprement un « thème », dont l'intérêt a été certes irrégulier tout au long de l'histoire, ou bien plus fondamentalement un « rapport pratique » non thématizable entre deux actes de pensée, c'est une question que ce numéro aborde aussi, à l'aide surtout de la traduction en castillan d'un chapitre d'Antoine Berman que nous présentons dans ce numéro. Les textes ici inclus réfléchissent donc sur l'importance théorique de la philosophie face à la traduction, de la traduction face à la philosophie, aussi bien que sur leur rapport pratique à la lumière des différentes formes que ce rapport peut adopter.

Dans ce cadre, notons tout d'abord que la plupart des textes présentés ici prennent comme point de départ la philosophie pour s'acheminer vers la traduction comme point d'arrivée et objet d'étude. Ce sont des textes qui abordent donc « la philosophie de la traduction », c'est-à-dire les problématiques conceptuelles que le passage interlinguistique a suscitées dans l'histoire de la philosophie, ainsi que les ouvertures théoriques et les élargissements de son domaine proposés par des penseurs et traductologues. Ce premier volet des textes embrasse alors des réflexions traductologiques étroitement liées à des questions philosophiques ou à des auteurs qui ont élaboré une pensée de la traduction. Malgré l'infinité des détails qui les distinguent dans leur particularité théorique et stylistique, nous pouvons y discerner deux grandes lignes de force.

D'une part, nous pouvons lire dans les textes de Michel Deguy et de Xavier Bassas des réflexions sur la traduction qui prennent comme cadre théorique fondamental l'histoire de la philosophie, comprise celle-

ci plus précisément comme histoire de la Métaphysique. Avec un style d'écriture poétique qui est aussi, en lui-même, une position théorique et une pratique philosophique, le texte de Michel Deguy part d'une affirmation de Tsvetaieva sur la possibilité ou impossibilité de traduire Pouchkine pour développer ensuite une pensée non-métaphysique de la traduction comme acte de « traduire ». Car on ne peut approcher la traduction sans prendre parti et sans la placer à l'intérieur ou en dehors d'une certaine conception métaphysique du langage comme expression, dont le dit serait une substance et le sujet une intériorité. Sous sa perspective donc non-métaphysique, l'auteur poursuit ainsi sa réflexion à travers des analyses grammaticales et culturelles, et conclut sur une opposition entre au moins deux modes et mondes dans la traduction :

Les finalités [de l'un et l'autre « monde » de la traduction] sont opposées : dans un cas, le plus fréquenté, il s'agit de neutraliser Babel, d'abolir la diversité des langues, qui fait que les humains ne s'entendent pas. Dans l'autre, c'est l'inverse : le champ est la littérature ; chaque langue est appelée par le trésor de son chef-d'œuvre (de Shakespeare ; de Molière ; de Dante ; de Goethe ; de Pouchkine ; de Cervantès, etc. ; ce sont leurs œuvres qui protègent les langues). Traduire ici veut dire « faire l'épreuve de l'Étranger » ; creuser la différence abyssale, dite de « l'intraduisible », *entre* les langues des œuvres.

C'est aussi dans l'opposition de deux modes/mondes de la traduction et autour de l'histoire de la Métaphysique que se construisent les réflexions présentées dans le texte de Xavier Bassas, et ceci à partir de la question : « comment traduire la Métaphysique ? ». Dans le but de comprendre les exercices de traduction réalisés par deux grands penseurs de la philosophie française actuelle, Jean-Luc Marion et Alain Badiou, son texte reprend alors les notions philosophiques d'« immanence » et de « transcendance » dans le champ traductologique. À partir de ces notions, on peut certes mieux comprendre l'effort de J.-L. Marion pour traduire Descartes à partir de Descartes lui-même, aussi bien que, d'autre part, la traduction-recréation de *La République* de Platon par A. Badiou. L'opposition entre le travail de traduction de Marion et celui de Badiou mène l'auteur à proposer ainsi une distinction au niveau textuel et conceptuel entre « traduction immanente » et « traduction transcendante ».

Il y a aussi une deuxième ligne de force qui parcourt certainement tous les textes ici présents, mais qui se manifeste plus clairement dans les textes de Carla Canullo et de Daniel Barreto. À partir d'une conception de la traduction comme un « acte d'hospitalité », ces textes

développent un même « paradigme éthique » de l'acte de traduire par des chemins pourtant fort différents. Canullo trace son propre parcours à travers la pensée de plusieurs théoriciens de la traduction et traducteurs — dont Berman, Ricœur et Pareyson, parmi bien d'autres — pour relier en effet les notions d'hospitalité, métaphore et vérité à interpréter. L'auteure note ainsi que « 'passer' – d'une langue à l'autre, d'un texte à l'autre, d'une culture à l'autre – est un geste où se traduit une vérité des textes et des cultures dont la dimension interprétative n'est pas accidentelle ». Le mouvement de la traduction active donc une vérité des langues et des cultures intrinsèquement liée à l'interprétation. Daniel Barreto, de son côté, concentre ses réflexions sur la pensée de Franz Rosenzweig pour établir tout d'abord une opposition fondamentale entre la traduction de « ce qui est dit » et la traduction comme activité créatrice du langage. Cette opposition apparaît aussi, sous une autre forme, dans le texte de Miche Deguy inclus dans ce même numéro — ce qui ouvre alors ce recueil à une lecture intertextuelle à travers les liens que créent les textes eux-mêmes. Avec un style clair et sobre, Barreto poursuit ensuite le fil de l'opposition de Rosenzweig pour aborder l'universalité comme notion clé d'un rapport non-homogénéisant entre personnes/cultures. De ce rapport, le texte de la Bible et ses traductions, depuis sa toute première version grecque, nous en offrirait une expérience et une manifestation privilégiées.

Dans un rapport très étroit avec ces questions, le texte de Salah Basalamah s'appuie sur la « Cultural Translation » pour élargir les possibilités d'une « philosophie de la traduction » à proprement parler. À partir de deux textes de P. Ricœur, ainsi que de ceux de Ladmiral parmi beaucoup d'autres, l'auteur se donne pour but de creuser encore de plus la voie qui mène la traduction vers les sciences sociales. Dans cette direction, les études post-coloniales lui offrent d'emblée un premier élargissement du traduire qui recouvrirait le domaine langagier, culturel et géographique, mais une philosophie de la traduction devrait s'élargir encore de plus et être aussi « en mesure de penser la transformation des êtres humains de manière plus globale et compréhensive au point d'inclure également la dimension psychologique, voire spirituelle ». La traduction, dans un paradigme éthique et spirituel, traverse ainsi les limites qui la cloîtent dans une discipline (académique) et s'ouvre à tous les domaines de l'existence.

* * *

La recherche sur ce que, inversement, nous appelons « la traduction de la philosophie » est peu représentée dans ce numéro, et ceci malgré l'intérêt fondamental que cette approche revêt pour nous aujourd'hui. Car il nous semble certes important d'insister sur l'importance de la langue et de l'écriture dans la philosophie, une discipline soumise à l'empire du concept et encore trop souvent oublieuse du fait que, sans texte, il n'y a pas de philosophie. Et c'est bien les études sur les traductions qui peuvent nous aider à y insister par son travail du texte lui-même et, plus précisément, par son analyse des différents niveaux qui le composent (non seulement le niveau conceptuel et sémantique, mais aussi stylistique, rhétorique, etc.). C'est dans ce sens que l'analyse précise des traductions des textes philosophiques peut en effet nous aider à rappeler — encore une fois, mais jamais d'une fois pour toutes — que la philosophie est faite aussi de langue, d'une syntaxe qui dévoile aussi un style d'écriture, d'un lexique parfois intraduisible (*logos*, *Dasein*, *différance*, etc., — voir le *Vocabulaire Européen des Philosophies. Dictionnaire des Intraduisibles*, sous la direction de Barbara Cassin, qui reste aujourd'hui une bonne référence pour cette question).

Dans cette direction, le texte de Francisco Martín Díez analyse les traductions en espagnol du livre de Paul Ricoeur intitulé *Temps et récit*. L'auteur se penche donc sur l'étude d'un ouvrage traduit pour dévoiler les implications philosophiques et langagières des différentes décisions prises par le traducteur dudit ouvrage. Díez se concentre ainsi notamment sur deux notions fondamentales du texte ricoeurien, à savoir « mise en intrigue » et le couplet « avant / amont », qui lui servent pour conduire ses réflexions vers le rapport entre traduction et interprétation, traductologie et herméneutique à la lumière de la pensée de Gadamer. Par le peu de textes reçus qui poursuivent cette approche critique, ce n'est pas sans peine que je constate le peu d'intérêt que cette « critique des traductions », que cette analyse des traductions déjà parues, soulève encore aujourd'hui.

Mais l'introduction de *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain* (1985), d'Antoine Berman, se penche aussi, même si brièvement, sur cette critique des traductions et clôt ainsi ce quatrième numéro de la revue *Doletiana*. Grâce à l'excellente traduction en castillan réalisée par Núria d'Asprer, ce texte démontre toute sa puissance et les raisons pour lesquelles il a constitué et constitue encore

une référence inéluctable et très enrichissante non seulement pour les études traductologiques et pour ceux et celles qui traduisent. Des notions telles que traduction mot à mot, traduction servile, traduction littérale et traduction de la lettre, aussi bien que les binômes théorie/pratique de la traduction *versus* expérience/réflexion, configurent l'univers dans lequel le très célèbre Antoine Berman développe une pensée de la traduction qui dépasse la discipline académique dans laquelle on l'assigne souvent à résidence :

Aussi la traductologie n'enseigne pas *la* traduction, mais développe de manière transmissible (conceptuelle) l'expérience qu'*est* la traduction dans son essence plurielle. Le parallèle, ici, avec la psychanalyse, le théâtre ou la philosophie ne saurait être assez souligné.

Tout en reliant ainsi la traductologie à des disciplines fondamentales pour la constitution de notre subjectivité la plus intime, Berman écrit finalement à ce propos : « À ce titre, la traductologie ne concerne pas les seuls traducteurs, mais tous ceux qui sont pris dans l'espace de la traduction. C'est-à-dire nous tous, en tant que, de la traduction, nul n'est libre. »

* * *

Je tiens finalement à remercier les directeurs de la revue *Doletiana*, Ramon Lladó et très spécialement Núria d'Asprer, pour m'avoir proposé la direction de ce numéro, ainsi que pour leur travail constant, patient et précieux afin de faire paraître ces textes. De même, qu'ils soient vivement remerciés aussi les auteurs des textes, car leur effort pour poursuivre la recherche sur la traduction, le langage et notre existence est aujourd'hui aussi nécessaire qu'il l'a été toujours. Car de la traduction, certes, nul n'est libre. Ni hier, ni aujourd'hui, ni demain.